

# Macron au Mont-Valérien : le mythe cède à la mystification

PAR ANTOINE PERRAUD

**Retour sur la cérémonie du Mont-Valérien, l'un des sauts de puce, entre les Invalides et Londres, accomplis par le président de la République Emmanuel Macron pour accaparer, en ce 18 juin, l'aura et la mémoire du général de Gaulle.**

**De notre envoyé spécial à Suresnes.**— Emmanuel Macron voudrait que nous le vissions comme l'homme qui marche et se souvient. En novembre 2018, il a musardé, la mine grave, sur les champs de bataille de la Grande Guerre – « *itinérance mémorielle* » était l'appellation officielle de cet exercice. N'ayant toujours pas compris que le passé ne repasse pas les plats, même à un chef d'État qui suprêmement cabotine en vue de résoudre, à sa façon et à son profit, le mystère de l'incarnation, le huitième président de la V<sup>e</sup> République se mesure, cette année, à Charles de Gaulle.

Celui-ci naquit (1890), parla (1940), puis expira (1970) comme guidé par des chiffres ronds. L'année 2020 offre donc un effet d'aubaine irrésistible à son lointain successeur, prêt à se retrancher dans le temps tel un saumon d'Écosse remontant les barrières. Nous avons déjà eu droit, le 17 mai dernier, au discours de Montcornet, qui célébrait en définitive l'art français de perdre la guerre. Nous aurons droit, en novembre prochain, à Colombey-les-Deux-Églises, à un éloge de la nation. Ce 18 juin 2020, c'était, au Mont-Valérien, une histoire sans parole.

Une fois de plus, le fiasco fut patent. Le Mont-Valérien constitue le sanctuaire par excellence. À la phonothèque de l'INA, gît un reportage de près de deux heures réalisé par la radiodiffusion française à l'occasion de l'inauguration du Mémorial de la France combattante, voilà 60 ans, le 18 juin 1960, par le général de Gaulle en personne. Le commentaire, assuré par le radio-reporter Pierre Ichac (1901-1978), fascine, tant il assume l'extraordinaire télescopage à l'œuvre : une cérémonie médiévale se déroule en direct, tel l'acte final d'une haute et noble histoire de chevalerie.

Tout fait sens, tout atteint à la grandeur, même s'il est toujours loisible aux esprits forts de crier au kitsch et de persifler la pompe. Les seize dépouilles de combattants transférées dans la crypte la nuit précédente, lors d'une veillée emplie de torches défiant les ténèbres ; les seize hauts-reliefs sur la façade, qui magnifient le supplice enduré par les uns et les autres ; les dix-sept caveaux, puisqu'il en est un, encore vide, qui accueillera l'ultime compagnon de la Libération à quitter cette terre (ils ne sont plus que quatre à ce jour) ; l'urne centrale contenant des cendres recueillies dans des camps de concentration et d'extermination nazis...

M. Macron arrive trop tard et il n'est pas aidé. Il bombe en vain le torse dans son costume coupé à l'italienne, alors que le général se contentait de son grand corps sanglé de héron devenu pachyderme. M. Macron est entouré d'un personnel politique bien plus flasque que fantasque. À commencer par Richard Ferrand, dont la contenance de notable flapi, très III<sup>e</sup> République, souffre de la comparaison d'avec l'altier Jacques Chaban-Delmas, légendaire président de l'Assemblée nationale d'une grâce aérienne et musclée.

L'actuel président du Sénat surgit, à la manière d'un sanglier jovial échappé de la forêt de Rambouillet. Ce Gérard Larcher arbore, de surcroît, un énorme pansement sur le nez. L'ironie veut qu'il soit gaulliste, alors que sa fonction, sous de Gaulle, était occupée par un radical remarquable, Gaston Monnerville, noir de peau, chassé par le pouvoir des cérémonies officielles – ô violence symbolique aujourd'hui inacceptable et douloureuse ! – pour s'être opposé à l'élection du président de la République au suffrage universel, en 1962, criant à la « *forfaiture* ».

Nicolas Sarkozy, couturé de rictus et dont les talonnettes semblent guider la marche, apporte à la cérémonie son lot de ricanements mécaniques. Seul être digne, bien que son corps souffrant l'oblige désormais à s'asseoir et à marcher aidé d'une canne : Jean-Louis Bourlanges, qui accepte le destin sans pour autant baisser la garde, en vieux Romain doté d'une solide culture et d'une douce ironie sur ce monde qui s'éteint.

Emmanuel Macron, qui a vieilli comme le font les politiques – avec une raideur insolite, que rehaussent un regard de fauve et des sourires carnassiers accompagnés de clins d'œil distribués à foison –, Emmanuel Macron croit dur comme fer que sa présence suffit à ressusciter ce qui n'est plus. Se voulant gorgé d'histoire, il lui suffit de paraître pour que le révolu s'éclaircisse, pense-t-il. À tort. Il y a là quelque chose de désagréablement ridicule, tant nous eussions préféré assister à autre chose qu'à ce triomphe de l'imposture. Au pied de la forteresse où furent fusillés Honoré d'Estienne d'Orves, Georges Politzer, Jacques Decour, ou encore Missak Manouchian et vingt et un résistants de son réseau, nous frôlâmes la vacuité et l'indécence.

Charles de Gaulle n'est plus. Son amiral de fils, bientôt centenaire, se terre avenue Ingres (Paris XVI<sup>e</sup>) et c'est Yves de Gaulle, un bon garçon de 68 ans, qui représente la troisième génération ; avec toute la déperdition que cela représente. Hervé Gaymard, frais sexagénaire, personnifie la Fondation Charles-de-Gaulle – pour qui connut Pierre Messmer ou Pierre Lefranc, le trou d'air est violent. Quant à la lecture du discours du 18 juin, elle n'arrive pas à la cheville de l'interprétation qu'en fit Pierre Dux, voilà trente ans, le 18 juin 1990, quand tout avait encore une raison d'être ; alors que l'Histoire était palpable et que les béances n'avaient pas besoin d'être comblées par des simagrées.

Des simagrées d'autant plus déplacées qu'elles vont à l'encontre du legs et du message gaullistes. L'inauguration du Mémorial, le 18 juin 1960, était une cérémonie publique. Charles de Gaulle allait vers le peuple, auquel il exposait sa politique, dans des discours vibrants, synthétiques et inspirés, tenus dans tous les départements, à l'occasion de visites régulières – avec à chaque fois une *Marseillaise* reprise en chœur par la foule respectueuse et bon enfant.

Rien de tout cela, en ce 18 juin 2020, où règne la peur du peuple. Le secteur est bouclé. La prophylaxie a bon dos. Ce n'est pas la pandémie qui menace, mais bien le rejet politique. Ce pouvoir vit dans sa bulle et la cérémonie en fut la métaphore. Même la presse semble engagée. Albert du Roy (Europe 1) et Jean-Pierre Elkabbach (France Inter) étaient sans doute plus libres, dans les années 1960. Le jeune Elkabbach était même parvenu à mettre le microphone de son Nagra sous le nez du général, sur le *Colbert*, lors de la tournée de 1964 en Amérique latine : « *Nous verrons cela en conférence de presse à l'Élysée, mon bon* », avait décliné le chef de l'État.

Les conférences de presse étaient alors dignes d'intérêt – au point que leur relecture s'avère passionnante, à plus d'un demi-siècle d'intervalle. La presse était comprimée au nom de l'intérêt supérieur d'une certaine idée de la France. Les journalistes sont aujourd'hui asservis au nom du confort personnel d'un locataire de l'Élysée aux abois, qui ne se trouve plus que dans un pays Potemkine : entre jeu de rôle et carton-pâte.

Ce 18 juin 2020, au Mont-Valérien, il y avait quelque chose d'infiniment plus triste que révoltant : la disparition d'une vie politique digne de ce nom. Rien n'apparaît désormais plus sépulcral et débilitant que le prétendu nouveau monde. Surtout quand il se pare des oripeaux de l'ancien, pour ne finalement mimer que l'éternel hommage du vice à la vertu.